

Introduction

Avant de présenter la biographie et l'œuvre des écrivains retenus dans cette histoire, il convient de définir ce que nous entendons par « littérature libertaire ». En effet, les mots « libertaire » ou « anarchie » sont souvent employés sans explication préalable, et les contresens sont fréquents. Ces mots peuvent avoir des significations totalement opposées. Le terme « anarchie » est tantôt appliqué à un état de désordre extrême (au sens péjoratif), tantôt à un état d'harmonie, sens propre à la doctrine politique de l'anarchisme exprimée par la phrase d'Élisée Reclus : « L'anarchie, c'est la plus haute expression de l'ordre. »

En fait, le mot « anarchie » désigne un ensemble de théories politiques et philosophiques. Nous lui accorderons ici le sens que les anarchistes s'accordent à reconnaître, à savoir : réfutation de toute oppression d'un individu ou d'un groupe d'individus sur autrui ; ce qui implique, en priorité, un refus de l'État et des structures reposant sur la hiérarchie (armée, salariat, etc.) ; liberté maximale pour tous, dans la limite où cette liberté n'entrave pas la liberté d'autrui ; et enfin, conviction que l'homme n'est, fondamentalement, ni bon ni mauvais, que son bonheur est entre ses mains, et que le déterminisme est une imposture. L'homme sans « dieu ni maître » peut et doit être maître de son destin.

Cette conception de l'anarchisme apparaît, de façon quelque peu sublimée, dans l'œuvre des écrivains que nous passerons en revue. Sauf exception, ce ne sont pas des militants politiques. Leurs discours s'inspirent d'une doctrine, dont ils ne sont pas directement les promoteurs, et qu'ils utilisent souvent inconsciemment. La plupart des auteurs présentés récusent toute « étiquette », même s'ils avouent par ailleurs préférer celle de « libertaire » ou d' « anarchiste » à une autre. Aussi ne voudrions-nous pas outrepasser leur pensée, et permettre que ces auteurs soient classés, définitivement, sous la rubrique des « écrivains anarchistes », induisant le fait que leurs lecteurs ne sauraient être

que des anarchistes convaincus. Leur œuvre ne supporterait pas cette schématisation, cette simplification hâtive. En revanche un même fil les relie, de Jules Vallès à Michel Ragon, de Louise Michel à Denis Langlois, une semblable répulsion de l'autorité anime ces auteurs, et celle-ci confère à leurs textes une teneur qu'on peut qualifier de « libertaire ».

Nous nous sommes limités à l'étude des écrivains libertaires de langue française et avons exclu les auteurs qui se sont cantonnés dans une œuvre exclusivement théorique (tels Proudhon ou Élisée Reclus...), et nous sommes donc principalement attachés à la littérature relevant du domaine de l'« imaginaire » : romans, poésie, théâtre, mais aussi, pamphlets ou essais. Le mot littérature est pris ici dans son sens étroit, ordinaire.

Nous tenterons d'établir qu'une filiation est perceptible entre divers écrivains. Qu'une littérature d'expression libertaire existe, au sein même de la littérature française, et qu'elle y occupe une place non négligeable. Que les représentants de cette littérature ne correspondent pas vraiment à l'image que les lecteurs non avertis peuvent s'en faire, que ces auteurs ont réalisé une œuvre qui, dans sa totalité, est protéiforme, et cependant convergente. Pourtant, que de différences d'origine, de comportement, entre Octave Mirbeau et Henry Poulaille, par exemple. L'un est né dans un milieu bourgeois, l'autre dans un milieu ouvrier. L'un disposait d'une fortune et recevait les honneurs de ses contemporains, le second ne cessa jamais de travailler et mourut à peu près oublié de tous. Quel contraste entre Jules Vallès, que l'on imagine en redingote, courant les rédactions de journaux pour porter des articles débordant de points d'exclamation, de mots vengeurs contre les « Cochons vendus », et Agustin Gomez-Arcos, qui se confine dans une sage réserve et observe avec dédain les soubresauts de son époque... Et cependant, une caractéristique essentielle relie l'œuvre de ces auteurs. Tous ont pris à partie l'autorité, se sont insurgés contre les crimes de leur temps, dénonçant non seulement les abus commis par un homme ou une institution, mais aussi prétendant que l'autorité engendrait nécessairement l'oppression.

C'est en cela que ces auteurs se distinguent de leurs contemporains, et apparaissent comme d'éternels « en dehors » de la littérature. Si Céline, par exemple, faisait preuve d'anticonformisme et n'hésitait pas à proférer des sarcasmes à l'encontre d'hommes ou d'institutions qu'il réprouvait, il ne s'attaqua jamais à l'autorité elle-même, et l'on sait qu'il souhaitait qu'elle se renforce. Si Zola excellait à soulever les scandales

de la III^e République et à prôner un socialisme modéré, guère de nature à effrayer la classe possédante, il ne poursuit pas plus avant l'analyse et ne considéra pas l'autorité comme nuisible en soi. Simplement en réclama-t-il un usage plus pondéré. Beaucoup d'écrivains ont étayé leur œuvre, ou une partie de celle-ci, sur de semblables réquisitoires.

Les écrivains qui se sont inspirés des principes anarchistes ont élargi le champ de prospection. Ce n'est pas seulement un type de gouvernement ou une institution qu'ils remettent en cause, mais tout gouvernement, toute autorité. Par essence, le pouvoir est néfaste, affirment-ils. Mais ils ne se contentent pas de lancer l'anathème sur les conséquences de celui-ci. Leur critique implique un projet arrêté, l'espoir en un avenir potentiellement « autre » que celui qui s'annoncerait, si rien n'était fait pour le transformer. Leur œuvre est donc foncièrement « volontariste », jusqu'à en devenir optimiste, et ce même dans les textes les plus sombres : « Il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser¹. »

Dans les romans de Louise Michel, la misère provoque la révolte, et la révolte est annonciatrice d'une ère nouvelle, de justice et d'égalité. Dans *La Peste* de Camus, l'homme finit par triompher de la maladie/du mal. Les personnages principaux de l'œuvre d'Agustín Gómez-Arcos sont souvent des victimes, qui parviennent à vaincre leurs oppresseurs, quitte à en périr. Cet optimisme n'est pas importun. Il lègue au récit son souffle, sa puissance.

Nous voudrions aussi établir que la littérature d'inspiration libertaire n'est en rien une littérature « marginale », réservée à quelques lecteurs convaincus de la supériorité de la doctrine anarchiste. Au contraire, puisque ses représentants ont, parfois, figuré parmi les auteurs les plus brillants de leur temps. Certains ouvrages ont atteint des tirages considérables et sont devenus de véritables « classiques », comme la trilogie de Jules Vallès (*L'Enfant*, *Le Bachelier*, *L'Insurgé*), étudiée dans les lycées ; *Le Voleur*, de Darien, qui a fait l'objet d'une adaptation cinématographique ; tel ou tel volume d'Octave Mirbeau... ; ou même à des titres moins connus, tels que *Le Pain quotidien*, de Poulaille, ou *Le Vin pur*, de Ludovic Massé, qui bénéficient de rééditions périodiques. Les auteurs libertaires ont su toucher le grand public. Quelques ouvrages sont aujourd'hui des *best-sellers* : les derniers romans de Michel Ragon ont été des succès de librairie ; la parution en collections de poche des romans d'Agustín Gómez-Arcos offre, à un large public, la possibilité de découvrir une œuvre que les critiques mésestiment quelquefois... Les ouvrages de Camus font référence dans le monde des Lettres.

Ces auteurs sont unanimement reconnus, sans avoir pour cela renié leurs convictions. Mais à leurs côtés figurent nombre d'écrivains de moindre renommée. Laurent Tailhade n'a plus guère de lecteurs aujourd'hui, ses textes ne se trouvent plus que dans quelques bibliothèques, mais son nom n'est pas tombé en désuétude. Il évoque encore un poète de qualité, un pamphlétaire d'envergure. Lucien Descaves a produit une œuvre abondante, bien qu'inégale. Son nom n'apparaît plus qu'à propos de son livre le plus connu, celui qui attira sur lui les foudres de la justice : *Sous-offs*. Les poèmes de Gaston Couté sont mis en musique... Han Ryner n'a jamais atteint la célébrité, mais, de son vivant, il comptait de fidèles lecteurs. De nos jours, seule une poignée de passionnés persiste à garder vivants le souvenir et l'œuvre du philosophe. Plus récemment, quelques auteurs ont publié un volume qui leur a valu les louanges des critiques et les faveurs du public. Georges Navel, avec *Travaux*, a acquis une gloire éphémère. Serge Livrozet a signé deux ou trois ouvrages qui l'ont propulsé brièvement sur le devant de la scène médiatique. Le public de Denis Langlois semble considérer avec plus de ferveur le militant des droits de l'homme et le spécialiste des affaires judiciaires, que l'auteur de romans...

Enfin, il y a les textes d'une multitude d'auteurs, qui n'ont jamais atteint le grand public. Plusieurs explications surgissent. Ces œuvres ne présentent, quelquefois, qu'un intérêt anecdotique. Les textes d'un auteur comme Ixigrec n'auraient que peu de chance de satisfaire les lecteurs d'aujourd'hui. Mais les romans de Maurice Joyeux et de Daniel Guérin, d'une lecture beaucoup plus agréable, ne sont pourtant parcourus que par un noyau d'anarchistes. Ces deux écrivains ont sans doute souffert de leur image de militant, par trop marquée. La politique et la littérature ne font pas toujours bon ménage... Du moins, pas ouvertement. Les sympathies doivent être tues, ou bien, pour être tolérées, aller dans ce prétendu « sens de l'histoire ».

Cependant, hormis ces derniers auteurs la « littérature libertaire » tend à être une littérature populaire.

Jules Vallès a rédigé une œuvre qui fut et demeure populaire. La foule qui accompagna le Communard au cimetière, pour le saluer une dernière fois, témoigna de l'écho que recevait son œuvre dans les milieux les plus divers. Sa trilogie est étudiée dans les écoles, et ceci constitue une belle revanche pour ce *Bachelier* peu respectueux des usages, et hostile aux systèmes éducatifs coercitifs. Il a inspiré nombre d'écrivains socialistes, ce qui n'est pas pour surprendre. En revanche, Louise Michel a su construire une œuvre qui s'adressait aux couches

défavorisées de la population, mais ses textes sont trop teintés de manichéisme, voire d'un souci de pédagogie, pour traverser le temps sans dommages. Henry Poulaille, quant à lui, connut son heure de gloire dans l'entre-deux-guerres. Son œuvre mériterait assurément d'être rééditée (les titres réimprimés ne l'ont été qu'à de petits tirages), en particulier le cycle du *Pain quotidien/Pain de soldat*. Sans doute est-elle l'une des plus « authentiques », pour reprendre un terme qu'il affectionnait, l'une des plus favorables à la cause ouvrière, sans pour cela être laudative.

La « littérature libertaire » offre des aspects très variés. Le surréalisme de Jehan Mayoux peut difficilement être comparé à la sagesse de style de Lucien Descaves. Si Jules Vallès a inventé un ton nouveau, qui sera ensuite imité, Albert Camus a préféré s'en tenir à un classicisme strict. Agustín Gómez-Arcos assure qu'il faut faire violence au langage, afin de le renouveler, tandis que Pierre-Valentin Berthier se pose en défenseur de la langue française. Les auteurs de sensibilité libertaire n'ont pas adopté un style homogène. La pluralité de leur expression garantit leur impact sur le public. Ce n'est pas dans le domaine stylistique qu'une collusion entre eux est perceptible. Et cette constatation ne s'applique pas qu'au roman... La poésie est révélatrice de cette prodigalité : aux prudents alexandrins d'Eugène Bizeau, répondent les vers libres d'André Laude. A l'emphase de Laurent Tailhade, réplique la sobriété de style d'Armand Robin.

Il serait malvenu de parler d'une « esthétique de la littérature libertaire », qui serait identifiée et uniforme, si n'apparaissait, parallèlement à cette apparente désunion, une pensée commune à tous les auteurs, et si cette pensée n'imprimait sa marque sur l'œuvre de chacun d'entre eux. Quelques valeurs rallient leurs suffrages. Elles appartiennent à la tradition libertaire : l'exigence d'une plus grande liberté, inaliénable de l'exigence d'une plus grande justice ; pour mener à bien cette quête, l'abolition de l'État et des structures autoritaires est indispensable. Des thèmes ponctuent la « littérature libertaire ». Nous reviendrons plus longuement sur ceux-ci ; énumérons-les simplement : la guerre (c'est-à-dire le pacifisme ou la dénonciation de l'armée), le travail (le salariat est censé freiner l'émancipation de l'individu), l'illégalisme (la loi est entre les mains de qui détient le pouvoir... si le pouvoir est contesté, la loi s'avère caduque), l'enfance (mais il ne s'agit pas d'un thème propre à la littérature libertaire), l'utopie (bizarrement, le thème de la société idéale a été assez peu exploité), etc.

Une éthique précise relie donc l'œuvre des écrivains signalés dans

cette anthologie. Partisans d'une société fondée sur des principes non autoritaires, ils se placent délibérément parmi les « en dehors » de la littérature. Lorsque leur talent est reconnu, une certaine aura entoure toujours ces auteurs. A la façon des autodidactes, en rupture de classe et de culture, ils donnent l'impression de s'être hissés dans un milieu qui n'est pas véritablement le leur...

Henry Poulaille, par sa fonction de secrétaire au service de presse des éditions Grasset, put côtoyer les écrivains les plus réputés de l'entre-deux-guerres, et contribua même à la gloire de quelques-uns. L'auteur de *Nouvel Âge Littéraire* prodigua ses conseils, mit à profit ses relations, pour que d'autres aient aussi la chance d'être édités. Agissant comme s'il avait une dette à régler, un « retour d'ascenseur » à effectuer avec le monde de la littérature, il fit preuve de ce que certains nommeraient une « conscience de classe » littéraire, tenant à privilégier les auteurs dont le talent n'était pas encore récompensé.

Octave Mirbeau agit de même, qui se força à rejoindre l'académie Goncourt afin de découvrir de nouveaux talents et de les mener au succès. En vain, incita-t-il ses collègues de l'Académie à décerner leur prix à Marguerite Audoux ou à Charles-Louis Philippe. Les goûts d'Octave Mirbeau étaient sûrs, mais peu pris en considération.

Michel Ragon est, également, un « en dehors » de la littérature. Si l'autodidacte s'est fait un nom, c'est au prix d'efforts incessants. Économisant sur son maigre salaire d'employé, il acheta des livres, grappillant des heures de lecture sur son sommeil. Il s'appropriä ainsi le savoir qui lui faisait défaut. Son érudition est surprenante. Il continue, cependant, de revendiquer son appartenance à une classe qui est généralement mise à l'écart de la culture officielle. L'écrivain a atteint la consécration. Il se démarque néanmoins de l'idéologie commune. Lorsqu'un chasseur s'enquiert de savoir s'il est, lui aussi, adepte de Nemrod, il dévoile aussitôt son jeu :

« Êtes-vous chasseur ?

— Non, monsieur, je suis plutôt gibier². »

Plutôt gibier que chasseur... Une philosophie se dégage de ce propos. L'écrivain libertaire est, par nature, plus enclin à prendre en compte les doléances des victimes que le triomphalisme des oppresseurs. Il a choisi son camp. « Avec les pauvres, toujours », assurait Séverine, tandis qu'Agustín Gomez-Arcos a fait de la victime le personnage central de son œuvre. Ce parti pris conduit ces écrivains à se retirer de la littérature traditionnelle. Ils se sentent en porte-à-faux avec les institutions de leur époque, avec un gouvernement intrinsèquement suspect à

leurs yeux, et, fatalement, avec un monde littéraire bienveillant au pouvoir établi.

Aussi les auteurs libertaires adoptent-ils cette attitude apparemment paradoxale : sitôt ont-ils réussi à s'introduire dans cet univers, qu'ils vont tenter de s'en échapper, comme gênés dans ce cercle qui n'est pas, et ne peut être, tout à fait le leur. La fonction de l'écrivain n'est pas de conforter le pouvoir en place, déclarent-ils avec ensemble. Son statut particulier lui impose des tâches particulières. En dépit de leurs sympathies, avouées ou non, pour la philosophie libertaire, ils se refusent, en général, à adhérer à un groupe, à une organisation politique.

Jules Vallès se l'interdisait déjà, et tenait à accueillir dans « Le Cri du peuple » des socialistes de toutes tendances. Plus près de nous, Michel Ragon affirme également qu'un écrivain se doit de préserver sa liberté de pensée, et qu'une organisation politique, quelle qu'elle soit, est un carcan dans lequel un écrivain voit son talent s'effiloche. Le public semble lui donner raison, accordant ses faveurs aux auteurs qui ne se sont pas assujettis sur un plan doctrinal. Certes, la littérature possède une fonction sociale, reconnaissent-ils, mais à condition qu'elle ne se mette pas au service d'une idéologie. Sa liberté est garante de son efficacité. Est-ce à dire que le rôle dévolu à l'écrivain a été parfois mal compris ? Qu'il reste à inventer ? Que l'écrivain, pour s'inscrire dans son époque, pour être cet « œil qui regarde le monde », selon l'expression d'Agustín Gómez-Arcos, doit faire montre de réserve, doit entreprendre un exil volontaire ? Laissons la parole à Michel Ragon :

« Un écrivain aujourd'hui, c'est un personnage assez anachronique et qui va le devenir de plus en plus. C'est quelqu'un qui se sent mal à l'aise avec cette surenchère perpétuelle des médias. L'écrivain d'aujourd'hui ou d'hier est quelqu'un qui a besoin de solitude, qui a besoin de recherche, qui a besoin de distanciation, ce qui ne correspond pas du tout à ce qu'on demande à un écrivain aujourd'hui...³ »

C'est encore quelqu'un qui fait preuve d'un scepticisme extrême, qui émet un a priori défavorable sur toute doctrine, parce qu'une doctrine est toujours définitive, et qu'un écrivain ne se méfie de rien tant que de l'irréversible conclusion qui ne manque jamais de clore l'œuvre commencée.

Si les auteurs présentés dans cette histoire rechignent quelquefois à confesser leur attachement aux idéaux libertaires, ce n'est pas par souci de gagner de nouveaux lecteurs en affichant une factice neutralité politique, mais par défiance envers toute « étiquette ». La littérature ne

se compartimente pas, soulignent-ils. Avant toute chose, avant d'examiner le caractère politique d'une œuvre, il convient de s'interroger sur son « authenticité », prétendait Henry Poulaille. Ce premier critère est le plus important, arguait cet écrivain, car rien n'est plus insipide que les textes émanant de littérateurs qui n'ont d'autre but que de participer à une sorte de concours de style, mais dont les discours sonnent désespérément creux. L'art pour l'art est-il donc un jeu de faussaire ?

« Non ! La littérature ne doit pas être qu'un passe-temps, une amusette ou un métier. Ne doit-elle pas être distractive avant tout ? objectera-t-on. Pas obligatoirement. La littérature doit avoir d'autres buts que de plaire aux désœuvrés et de faire vivre ceux qui tiennent une plume. Le roman qui veut être simplement romanesque, n'est pas d'une nécessité absolue. Il est un lénitif, un endormeur d'énergie. La mission de l'écrivain n'est-elle pas de tendre à réveiller les énergies⁴ ? »

Au-delà de la définition strictement politique de leur œuvre, voici ce qui caractérise les auteurs libertaires. Ils estiment avoir une mission à remplir. Il leur faut troubler la conscience des lecteurs, plutôt que de chercher à les convaincre, précise Denis Langlois. Leur rôle consiste à témoigner, mais aussi à peser sur leur époque.

« L'esthétique anarchiste voit dans la création artistique et dans la création sociale les réalisations jumelles de l'homme révolté. En l'encourageant à s'affranchir du poids de la tradition, elle joue auprès de l'artiste une fonction libératrice plus accusée, mais aussi, et avant tout, une fonction créatrice. Elle l'engage à rechercher les voies toujours renouvelées de la création⁵. »

Si peu d'attention qu'ils prétendent parfois accorder aux questions politiques, les auteurs libertaires ne sauraient pourtant les éluder de leur réflexion. Ces questions conditionnent leur comportement, celui de leurs contemporains. Les écrivains libertaires vont donc se montrer circonspects, avant de les aborder, sans illusion excessive quant à la répercussion de leurs textes sur l'opinion publique. Ils ont néanmoins conscience de contribuer à façonner cette opinion, de concourir à l'amélioration de ce monde, ne serait-ce que parcimonieusement.

« L'esthétique anarchiste se tourne résolument vers l'avenir, vers l'inconnu. Elle contribue aussi puissamment à l'éclosion de la culture moderne⁶. »

L'auteur est acteur. Que l'artiste soit ou non engagé, l'art ne saurait être « désengagé ». L'art n'est que le reflet de l'époque dans laquelle il éclôt. Mais en fait, plus que le reflet, il en est l'altération, car l'art est interprétation. L'image qu'il renvoie est une image déformée, mais cette

particularité ne le dessert pas, puisqu'elle le dote d'une singularité exclusive. Il perd sa spécificité s'il se met « à la remorque » d'une idéologie.

« Les fondateurs de l'anarchisme moderne se sont prononcés unanimement contre un art " révolutionnaire " étroitement subordonné à la cause du socialisme et dont les juges attitrés seraient les " professionnels " de la révolution eux-mêmes. Ils n'établissent pas des rapports de hiérarchie entre la conscience révolutionnaire de l'artiste et celle du militant, du censeur, du bureaucrate⁷. »

Il est souvent reproché à certains écrivains de brasser des idées révolutionnaires dans la tiédeur de leur salon. Pour quelques-uns d'entre eux, le terme d' « anarchiste de droite » a même été utilisé!... (Remarquons que ces mots — appliqués fréquemment dans le sens de « fasciste », mais sans connotation péjorative — sont antagonistes, puisqu'un anarchiste ne peut que récuser les notions d'autorité et de hiérarchie, qui sont des notions spécifiques à l'idéologie de « droite ».) Témoins et acteurs de leur temps, les auteurs libertaires ont subi les revers de leur engagement.

Georges Darien préconisait le développement d'un « roman anarchiste⁸ ». Les auteurs ne le suivirent pas, appréhendant la mise sous séquestre de leur liberté, au profit d'une idéologie qu'ils n'appuieraient guère en lui sacrifiant leur autonomie.

Aujourd'hui, ce débat n'est plus d'actualité. L'art engagé est une chimère : les surréalistes l'ont prouvé mieux que quiconque. Prêcher la formation d'une école littéraire d'obédience anarchiste, ou de toute autre tendance, est une gageure. L'art est ou n'est pas. Et s'il est, sa force de persuasion sera d'autant plus efficace qu'elle sera contenue en son sein. L'art est éminemment politique. Image d'un monde où toute activité humaine est activité politique, et cela quelle que soit la notion attribuée au mot « politique », l'art n'a pas de « raison d'être », en dehors de l'attention que lui prête l'homme. Il ne prend de sens que par le regard que l'homme lui porte. Et il serait inepte d'affirmer que ce regard est exempt de jugement de valeur. L'art est produit dans une société régie par certaines lois, certaines normes. Il en est le fruit. Il ne peut donc être que politique.

Les écrivains libertaires ne le contestent pas. Leur œuvre s'inscrit dans ce cadre. L'idée selon laquelle l'homme peut — et doit — être le seul maître de sa destinée rend cette œuvre, dans sa globalité, attachante et propre à éveiller le plus vif intérêt. Les écrivains libertaires apportent donc un écot de choix à la littérature. *